



AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce, toute extraordinaire qu'elle pourra paraître, a cependant été représentée sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, à la Foire Saint-Germain, en 1772. Chaque Acteur était renfermé dans un mannequin d'osier, qui lui donnait exactement la forme de l'animal qu'il devait imiter. J'ai cru que ce Drame singulier méritait de trouver place dans la Collection que je publie, à cause de la morale qu'il renferme, & attendu qu'il est un véritable Apologue. D'ailleurs, il n'est pas impossible de lui procurer encore les honneurs de la représentation, en observant, si l'on veut éviter la difficulté du costume, que chaque Acteur, par une marque distinctive, annonce la nature de son rôle.

P E R S O N N A G E S .

LA FOLIE.

LE LION.

LE CERF.

L'OURS.

LE SINGE.

LE CHAT.

L'ANE.

La Scène est dans une Forêt.

L'ASSEMBLÉE



L'ASSEMBLÉE
DES ANIMAUX,
COMÉDIE-APOLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES ANIMAUX, *personnages
de la Pièce.*

LE LION.

Nous sommes ici.... hum, hum. Je parle, je crois.... Nous sommes ici pour aviser au moyen de nous soustraire à la tyrannie des hommes, qui prétendent avoir droit de vie & de mort sur les animaux.

LE SINGE.

Nous avons l'usage de la parole ! quel changement !

Tome I.

E

Je n'aurais jamais cru imiter les hommes jusqu'à ce point-là.

L E C E R F.

Les animaux vont bientôt cesser d'être raisonnables, puisqu'ils vont ressembler tout-à-fait à l'espèce humaine.

L' O U R S.

Que de sottises nous allons dire, si nous parlons comme la plupart des hommes !

L E S I N G E.

Pourquoi nous exprimons-nous plutôt dans la langue française, que dans celle d'un autre peuple ?

L' A N E.

C'est qu'en France nos semblables ne sont pas rares.

L E C E R F.

Il ne s'agit plus, pour achever de nous déshonorer, que d'avoir de mauvais Auteurs parmi nous. J'ai vu souvent dans les bois de ces gens qui vont toujours rêvant & écrivant leurs pensées, & surtout celles des autres.

L E S I N G E.

Dès que les animaux doivent ressembler aux hommes, la manie de l'imitation va les gagner : la plupart d'entr'eux se piqueront d'être Auteurs, parce qu'ils feront les singes des uns des autres.

COMÉDIE-APOLOGUE.

LE CHAT.

Que de paroles inutiles ! Morbleu , soyons toujours des animaux : allons-nous donc déroger ?

LE LION.

Tenons le conseil que j'ai cru nécessaire de convoquer. Afin de raisonner plus à notre aise , ne parlons que tour-à-tour , &c que chacun garde la gravité convenable à l'affaire importante que nous allons traiter.

LE SINGE.

Notre assemblée n'a rien de surprenant : on en a souvent vu dans le monde de pareille.

L'OURS.

Mais quelle figure humaine ôse s'avancer jusques dans ces lieux ?

LE CERF.

Sauvons-nous.

LE LION.

N'en faisons qu'une bouchée.



E 7

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA FOLIE.

LA FOLIE.

RESPECTEZ une Divinité que Jupiter vous envoie.

LE LION.

Le maître des Dieux nous fait bien de l'honneur. Mais quelle espèce de Divinité êtes-vous ? Pardonnez à notre ignorance ; je ne crois pas que nous ayons jamais reçu votre visite.

LA FOLIE.

Vous voyez en moi la Folie.

L'OURS.

Vous êtes sans doute plus connue des hommes que de nous.

LA FOLIE.

J'ai lieu de m'en flater ; je suis le principal mobile de toutes leurs actions.

LE CERE.

C'est-à-dire que c'est vous qui leur inspirez le goût de la chasse, & les faites courir par monts & par vaux pour le seul plaisir de tuer un innocent animal.

LA FOLIE.

Cet amusement a différens motifs d'utilité.

LE SINGE.

Et pourquoi vos chers élèves nous prennent-ils pour leur passe-tems ? Ils se manquent à eux-mêmes d'égards, en ne respectant point leur copie ; & nous n'avons pas de peine à deviner quelle est la cause de la mode des sapajoux.

LA FOLIE.

Du moins l'espèce singe n'a point à se plaindre de moi.

LE CHAT.

J'aurais cru que vous étiez trop occupée à faire extravaguer les hommes, pour avoir le tems de venir dans cette sombre forêt, chercher à troubler notre sagesse.

LA FOLIE.

Bon ! vous autres animaux, vous êtes assez simples pour ignorer que j'ai des substituts, sur lesquels je me repose du soin de rendre bien ridicules les êtres pensans.

LE LION.

Déesse, quel motif vous conduit au milieu de nous ?

LA FOLIE.

Les Dieux sont informés des maux que vous cause l'habitant de la terre, qui veut être le plus raisonnable, & qui est souvent le moins sensé. Ils vous donnent, pour quelques instans, l'usage de la parole, afin d'entendre vos raisons ; & c'est moi qui dois être votre Juge suprême.

L'OURS.

Nos intérêts ne sont pas en trop bonnes mains.

LA FOLIE.

Il ne s'agit point ici de chicaner, comme les mortels : vous parlerez vous-mêmes, sans employer le ministère d'un Avocat, & pour cause. Persistez-vous toujours dans vos plaintes contre l'homme ?

TOUS ENSEMBLE.

Il est notre ennemi juré.

LE LION.

Il me dispute la souveraineté qui m'est due, sans songer qu'étant plus fort que lui, j'ai le droit de commander.

LE CERF.

Il me poursuit dans mes sombres retraites.

L'ÂNE.

Il ne me croit propre, voyez-vous, qu'à porter la farine au moulin, ou les légumes au marché ; mais s'il a plus d'esprit que moi, il a souvent bien moins de raison.

TOUS ENSEMBLE.

Nous valons mieux que lui.

LA FOLIE.

Doucement, doucement. Passez derrière ces arbres ; vous reviendrez l'un après l'autre me compter vos raisons. Si vous méritez d'avoir la préférence sur les hommes, je vous rétablirai dans

les droits que la Nature vous a donnés. Vous, Monsieur le Lion, restez, je vais vous entendre le premier. (*Les Animaux se retirent.*)

SCÈNE III.

LA FOLIE, LE LION.

LA FOLIE, *à part.*

(*Elle rit.*) AH ! ah ! ah ! l'extravagante commission dont Jupiter m'a chargée-là ! Momus en a fait mille plaisanteries. . . . Mais est-ce donc la première fois qu'on a vu la Folie s'ingérer de prononcer sur des matières très-graves ? . . . (*Au Lion.*) Allons, parlez.

LE LION.

Vous voyez devant vous le roi des animaux.

LA FOLIE.

Le Roi ! Quels sont vos titres ?

LE LION.

Ceux de la force.

LA FOLIE.

Oh ! je n'ai plus rien à dire.

LE LION.

Cet animal à deux pattes, assez disgracié de la Nature ; cet animal, dis-je, qu'on appelle l'homme, prétend l'emporter sur moi ; il tue mes sujets ; &c.

E iv

lorsqu'il le peut sans crainte, il ôse me manquer de respect. Dois-je souffrir une pareille injure ?

L A F O L I E.

Est-ce que l'ambition trouble jusqu'aux animaux qui vivent dans les bois ? Laissez-là, croyez-moi, à ceux qui bâtissent des villes : elle est faite pour eux.

L E L I O N.

Ils s'arrogent un empire trop absolu. Ont-ils des ongles tranchans tels que les miens ? Je puis rompre, briser, déchirer tout ce qui s'oppose à ma rage. Que mes indignes rivaux viennent me combattre à armes égales, & nous verrons qui sera le vainqueur.

L A F O L I E.

Ils ne s'y fieront point, je vous en réponds.

L E L I O N.

Ah ! sans leurs ruses abominables, sans le tonnerre qu'ils portent avec eux, ils ramperaient sous mes pieds dans la poussière.

L A F O L I E.

Ah ! ah ! l'adresse vaut donc mieux que la force ?

L E L I O N.

J'entre en fureur. Que ne puis-je aiguïser mes dents sur le corps de quelques-uns d'eux !

L A F O L I E.

Modérez-vous, Sa Majesté Lionne. Allez attendre votre arrêt.

LE LION.

Si les hommes commandent toujours aux animaux, je m'en console. J'aurai le plaisir de dévorer souvent quelques-uns des prétendus Rois qui tomberont entre mes griffes.... Par là mort ! sang ! carnage !.... (*Il s'en va furieux.*)

LA FOLIE, seule.

Il est dans son humeur massacrate. Son oeil étincelant, sa crinière hérissée, annoncent la fureur qui l'agite.... Il s'en faut de beaucoup que la physionomie de celui-ci soit si méchante.

SCÈNE IV.

LA FOLIE, LE CERF.

Vous avez un visage humain.... je ne fais trop si je dois m'approcher de vous.... Je suis mort. (*Il veut s'enfuir.*)

LA FOLIE,

N'ayez pas peur. Oubliez-vous que je suis une Divinité ?

LE CERF.

Les habitans de l'Olympe ne valent guère mieux que les habitans de ce bas-monde : combien de pauvres animaux ne font-ils pas immoler sur leurs autels ?

E V

106 L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX,

LA FOLIE.

Ne comptez-vous pour rien la gloire de mourir
en l'honneur des Dieux?

LE CERF.

Il est vrai que c'est un plaisir charmant. . . . Que
de dangers nous environnent! J'entends du
bruit. . . .

LA FOIEE.

Encore une nouvelle frayeur. Comment préten-
dez-vous vivre en maîtres dans les bois, étant d'un
naturel aussi timide?

LE CERF.

L'amour de la vie est une vertu très-louable.

LA FOIEE.

Langage qui ne sent guère le brave.

LE CERF.

Parmi les animaux, il n'y a point de Gascon.

LA FOLIE.

Je m'en aperçois : vous êtes tous véridiques.

LE CERF.

Nous ne mentons jamais.

LA FOIEE.

Je le crois sans peine. Mais comment connaissez-
vous les Gascons?

LE CERF.

Je vis de loin un homme qui se battait coura-
geusement contre un arbre ; il lui allongea
de grands coups d'épée ; il se perça ensuite son

habit ; se tira , dans son chapeau , un coup de pistolet chargé à balles. Il allait se retirer triomphant , quand quelqu'un qui , ainsi que moi , avait observé tout son manège , lui cria : ah ! le Gascon !

L A F O L I E.

Il voulait passer pour ce qu'il n'était pas. Vivent les animaux pour agir toujours comme ils pensent !

L E C E R F.

A vous parler franchement , je ne conçois rien à la manie des Chasseurs ; ils courent , comme des fous , pour le plaisir de tuer une pauvre bête , qui n'est souvent bonne ni à rôtir ni à bouillir.

L A F O L I E.

L'exercice est utile à la santé.

L E C E R F.

Faut-il ne se la procurer qu'à nos dépens ? Et que signifient tous ces *tayaux* , *tayaux* , ces *houlvaris* , *houlvaris* , & les autres cris des Chasseurs ?

L A F O L I E.

Ce sont des mots , des signes , des exclamations consacrés à ce genre d'amusement. Sans la chasse , les animaux auxquels on livre la guerre , peupleraient prodigieusement , & ravageraient l'espoir du Laboureur.

L E C E R F.

Qu'ils conservent donc ceux qui ne sont point nuisibles , & songent que si l'on poursuivait tous

E. vj

les animaux dangereux, ils courraient eux-mêmes de grands risques.

LA FOLIE.

Craignez que je ne fasse part à certains Chasseurs de votre réflexion maligne.

LE CERE.

N'en faites rien. Allons toujours nous cacher par précaution. (*Il s'enfuit.*)

LA FOLIE, seule.

Il serait difficile de le guérir de la frayeur.

SCÈNE V.

LA FOLIE, L'OURS, LE CHAT.

LE CHAT, *caressant la Folie.*

JE dois commencer par flater mon Juge. Malpeste, je suis au fait de l'usage.

LA FOLIE.

Comment, deux à la fois!

LE CHAT.

Oh! si je n'étais venu avec Monseigneur l'Ours, il vous aurait ennuyée : c'est un animal si taciturne!

L'OURS.

Il vaut mieux réfléchir que de mal parler.

LA FOLIE, à HOURS.

Pourquoi donc êtes-vous silencieux ?

L'OURS.

Je suis Philosophe.

LE CHAT.

Les animaux ont aussi leurs Philosophes ; & les hommes nous ont pillé la philosophie.

LA FOLIE.

Je connais tous ceux qui vous ont fait ce vol : la plupart d'entr'eux sont mes meilleurs amis.

LE CHAT.

Vous faites leur éloge.

LA FOLIE.

Voudriez-vous soutenir aussi l'un & l'autre l'excellence de votre espèce ?

L'OURS.

Affurément.

LE CHAT.

Et nous avons de fort bonnes raisons à vous donner.

LA FOLIE.

Je suis curieuse de les entendre.

LE CHAT.

D'abord , je suis le symbole de la finesse. Vous savez le proverbe , *se servir de la patte du chat pour tirer les marons du feu* ? Et celui-ci : *laisser aller le chat au fromage* ?

210 L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX.

L A F O L I E.

Je me les rappelle en effet.

L E C H A T.

Nous sommes l'image des Courtifans. Avec notre mine douce & notre air patelin, nous avons parvenir adroitement à notre but. Nous sommes même beaucoup plus rusés que les gens de Cour.

L A F O L I E.

On ne peut en dire davantage.

L E C H A T.

Oh ! que si fait. Nous sommes naturellement fourrés d'hermine, & nous avons beaucoup plus de droit de la porter, que n'en ont certains graves personnages parmi les hommes.

L A F O L I E.

Votre observation peut avoir quelque chose de juste. Et vous, camarade l'Ours, ne direz-vous rien en votre faveur ? Qu'estimez-vous le plus dans votre individu ?

L' O U R S.

Ma figure.

L A F O L I E.

(Elle rit.) Ah ! ah ! ah ! les Ours ont aussi de l'amour-propre.

L' O U R S.

Je suis bien fait ; ma forme est agréable.

L A F O L I E , ironiquement.

Vous êtes à peindre.

COMÉDIE-APOLOGUE. ITR

L'OURS.

On dit communément dans le monde, quand on veut se moquer de quelqu'un, c'est un Ours, ce n'est qu'un Ours. Se doute-t-on qu'on en fait alors un éloge magnifique ?

LA FOLIE.

On est loin de le penser.

L'OURS.

Je me suis échappé d'une ville ; j'y ai vu tant d'extravagances, que je suis certain qu'on n'est raisonnable que dans les bois.

LA FOLIE.

Belle conclusion.

L'OURS.

Ils nous obligent de danser au son de leur musique, nous dont le caractère est si sérieux. Ils savent cependant très-bien que de pareils badinages ne s'accordent point avec notre gravité respectable : sans cela, pourquoi s'iraient-ils quand nous dansons ?

LA FOLIE.

Croyez-moi, mon ami, les hommes ne rient pas parce que vous dansez, mais parce que vous dansez mal.

LE CHAT.

Je n'ai pas achevé mon panégyrique. Nous avons des griffes comme quelques Procureurs, Greffiers, Sergens, & cætera.

112 L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX,

L A F O L I E.

C'est peut-être ce qui fait qu'on vous estime moins.

L E C H A T.

Les griffards à qui je ressemble sont toujours les mêmes ; au-lieu que je fais quelquefois pattes de velours.

L A F O L I E.

La différence est sensible.

L' O U R S.

Pour moi, outre mes qualités personnelles, je possède encore un autre avantage.

L E C H A T.

Quel est-il, Monseigneur l'Ours ?

L' O U R S.

J'ai du bon sens.

L A F O L I E.

Eh ! c'est une chose trop triste, qui n'est en vogue que dans la moitié de l'Europe. Allons, retirez-vous tous les deux ; faites place à d'autres.

L' O U R S, *en s'en allant.*

Aussi-bien, l'on doit se taire lorsqu'on a dit l'essentiel. (*Il s'en va.*)

L A F O L I E, *à l'Ours.*

Sans adieu, Monsieur le Philosophe.

L E C H A T.

Il me semble que j'apperçois une souris. . . . Je vais la guetter. (*Il s'en va.*)

LA FOLIE, *seule.*

Je vous souhaite bon appétit. Comme il va la croquer ! Parmi les animaux , une espèce mange l'autre. L'homme , pour se distinguer , dévore jusqu'à ses semblables.

SCÈNE VI.

LA FOLIE, LE SINGE.

LE SINGE.

HONNEUR à la Folie , Divinité de tous les mortels , ainsi que de l'espèce des Singes.

LA FOLIE.

Je vous fais gré du compliment.

LE SINGE.

Vous allez voir que je suis doué d'un mérite considérable.

LA FOLIE.

J'ai grande opinion de vous , Seigneur Singe.

LE SINGE.

Tout le monde s'applique à faire des mines : eh bien , qui fait de plus jolies grimaces que nous autres ?

LA FOLIE.

J'ai dans mon Empire des sujets qui vous surpassent : ce sont les petits-maitres.

LE SINGE.

Cela se peut. . . Mais voulez-vous un échantillon de mes talens ? Vous n'avez qu'à parler.

LA FOLIE.

Non, je vous en dispense. Je viens d'un cercle composé de Beaux-Esprits, de Nouvellistes, de Courtisans, & de gens à projets.

LE SINGE.

En ce cas-là, vous avez vu des mines de toutes les façons. Quelle estime ne doit-on pas avoir pour les animaux de notre espèce, puisqu'il est d'usage, au milieu des villes, de se contrefaire les uns les autres, & que le Singe imite tout le monde ?

LA FOLIE.

Je goûte votre raisonnement.

LE SINGE.

Le petit bourgeois se donne de grands airs ; le poltron affecte d'être brave ; le sot fait le bel-esprit ; le fripon joue le rôle d'honnête homme. N'est-ce pas imiter les actions des Singes ?

LA FOLIE.

J'en conviens. Mais avez-vous des talens particuliers ?

LE SINGE.

N'en doutez pas. Nous avons l'avantage d'exceller dans la manière de copier les originaux ; & lorsque nous grimaçons, nous ne sortons jamais de notre caractère.

LA FOLIE.

Mais il est plus difficile de s'écarter de la Nature que de la suivre. N'importe, je vous aime, & je vous protège. Allez; quel que soit mon arrêt, vous aurez toujours la gloire d'être l'animal le plus ressemblant à l'homme.

LE SINGE.

C'est lui, tout au contraire, qui me prend pour modèle.

LA FOLIE.

Vous ferez tous les deux le miroir & de l'un & de l'autre.

LE SINGE.

A la bonne heure. Je vais inventer de nouvelles grimaces. (*Il s'en va.*)

LA FOLIE.

Et moi, je ferai durer long-tems la mode des Sapajoux.

SCÈNE VII.

LA FOLIE, L'ANE.

L'ANE.

JE fis un drille qui vient vous mettre à la raison. Vous allez voir ça.

LA FOLIE.

Vous êtes en effet un grand Orateur.

L' A N E.

Ne croyez pas vous gauder. J'ons acouté ce qu'on dit au moulin ; & j'en ons fait mon profit. Eh ! eh ! eh !
(*Il rit niaisement.*)

L A F O L I E.

Vous êtes à une bonne école , ainsi que vos confrères aux longues oreilles.

L' A N E.

On jase au moulin avec autant de bruit que dans le biau monde. Le meunier Gille-Glaude est un compère ben mâté.

L A F O L I E.

Au fait , mon cher grison. Seriez-vous charmé que maître Gille-Glaude portât les sacs à son tour ; & voudriez-vous occuper sa place ?

L' A N E.

Nenni - dà. J'ons avisé que si le bon-homme me bat , sa grosse ménagère le roffe itout , quand il s'est enivré ; & je me sons dit à part moi que je ne serions point content si l'ânesse ma bonne amie me baillait de pareilles ruades.

L' A F O L I E.

Pour un Ane , ce n'est pas si mal raisonner.

L' A N E.

Vantez-vous-en. J'ons l'esprit aussi raboisé que la meule de note moulin. Quoique je ne soyons qu'un Ane , je ne nous émerveillons aucunement d'avoir l'usage de la parole : ça n'est point extraordinaire , demandez putôt.

LA FOLIE.

Mais il est nécessaire qu'il y ait des Anes qui se taisent. Ainsi, retourne à tes chardons.

L' A N E.

Madame la Folie, avouez que, du depuis que j'ons la parole en bouche, on ne peut pas me distinguer de mes confrères ?

L A F O L I E.

Va, tes longues oreilles te feront toujours reconnaître.

L' A N E.

Bon ! est-ce-ti qu'on n'est Ane que par les oreilles ?
Eh, eh, eh !

(Il s'en va en riant d'une manière niaise.)

S C È N E V I I I.

LA FOLIE, seule.

A TRAVERS sa rusticité l'on entre-voit des faillies heureuses.... Mais c'est assez m'occuper de chétifs animaux ; il est tems de retourner vers mes chers humains. *(Elle appelle les animaux.)* Venez apprendre ma décision irrévocable sur votre sort.



SCÈNE DERNIÈRE.

LA FOLIE, TOUS LES ANIMAUX,

personnages de la Pièce.

L A F O L I E.

ÉCOUTEZ tous avec respect l'arrêt solennel que je vais rendre. Vous continuerez à dépendre des hommes, puisqu'ils sont les plus forts ou les plus adroits. (*à part.*) Je juge un peu selon mon caractère. (*haut.*) Désormais la parole vous est ôtée; mais vous n'en penserez pas moins.

20 JY 63
FIN.